

Nocturne

Un enfant s'empiffre de feu
mais déguste du chocolat.
Des trous s'envolent.
Des cils bouillonnent.
Argent givré.
Été mué en craie sulfurée.
Air et lumière fusionnent dans la pierre.

Gerd Sonntag

« À Patricia Petibon - Lettres songes de Berlin »

Avec les dessins de Gerd Sonntag

Le texte a été traduit en français par Céline Corsini.

Lassé du combat incessant d'un intellect qui, dans sa quête de conception du monde, de souveraineté exégétique et d'art, se désagrège, un peintre est étendu (minuit est déjà loin) sur un matelas dans son atelier, ayant laissé s'échapper un sommeil profond, perdu dans un songe, assailli de desseins. Le matelas, du lit, a pris la place. Le songe évoque une œuvre d'art onirique. Autour du sommeil rôdent des remous.

Devant son matelas, pieds nus au beau milieu de miettes de biscuits, des restes d'une toile d'araignée, de plâtre effrité, près d'un amas de poussière et de peinture séchée, se tient une femme. Vêtue de blanc. Les pieds blancs. L'index tendu, elle fait un geste de la main droite. Avec énergie et monotonie - d'ici à là - au rythme ent et pesant d'un métronome humain. Ses yeux laissent échapper une mise en garde. La bouche close, l'apparition déclame :

« Je chante à en briser la pierre !
 Si tu veux - jusqu'à ses larmes.
 Or, toi seul en rêves !
 Tu m'appelles œuvre d'art ?
 Mon nom est Petibon !
 Tâche de t'en souvenir !
 Tu penses à moi ?

N'y songe même pas !!! . »

Son cœur, ce muscle, vire au verre.

La soudaineté marque le réveil - l'apparition envolée. - Le songe délivre le peintre. Il s'affranchit de toute prudence et pense à l'œuvre acoustique qu'il a entendue, vue, vécue par-delà ses rêves nocturnes : l'œuvre de Patricia Petibon.

Il sombre à nouveau dans le sommeil, jusqu'à l'agacement et - dans ce songe qui repart de plus belle - il écrit à la virtuose avec autant de fougue et de liberté que s'il était proche d'elle. Il a beau le nourrir de dessins, d'images, de mots, le songe prend un malin plaisir à tout mettre sens dessus dessous. Avancant dans le chaos, le songe, d'un déroutant bond dans le temps, s'imbrique et s'emboîte en hyper et hyporêves qui, par des fenêtres et des couloirs, s'ouvrent sur des entre-rêves - puis des rêves voisins - jusqu'à l'ultime songe, le plus infime, particule, grain de sable.

Que reste-t-il du chaos des mots-images qu'il lâche en rêve sur la chanteuse ? Ainsi en a décidé le songe pour le peintre. Il compose des lettres dans la lettre. Sa missive est morcelée, demeure fragmentaire. Les fils et les chemins sont détricotés, les heures contournées. Le songe ne souffre aucune chronologie. Les événements d'hier s'immiscent dans le présent. Souhait et réalisation ne sont qu'une seule et même figure.

Voici à présent le premier fragment de lettres imaginaires à l'attention de la célèbre soprano, là où les images du songe déploient leurs rameaux. Le demi-sommeil a eu raison des salutations. De l'entame ne subsiste plus que cette trame :

- - -, c'est vraiment formidable, ce que vous avez fait.

À cette armée de critiques, d'intendants, de spectateurs et de rabat-joie, accoutumée à dominer, vous avez réservé une surprise glaciale, réinvesti par l'art des zones polies avec acrobatie. - Glaciale, c'est-à-dire : vous avanciez sereine et téméraire. Maligne et pieds nus, hors des sentiers battus, n'ayant cure des prêtres de la culture, vous avez fait irruption dans les labyrinthes de l'inexplicable, de l'indicible, toujours plus avant, sur la piste d'un parfum de votre enfance, jusqu'aux effluves doux-amers de l'immensité qui vous y attendait : l'immémoriale nouveauté de l'art.

Et vous y êtes parvenue.

Vous vous êtes drapée dans une voix et parée des atours de la soprano. Vous avez mystifié les gardiens des parcours établis et enfoncé les portes d'espaces auxquels nul n'osait plus croire. Vous êtes entrée par effraction dans les salles dérobées, avez forcé, telle une vaillante voleuse, les chambres fortes de l'art et emporté ce qui, de naissance, vous revenait. Vous, la louve ! Vous si brave ! Vous avez pris ce qui vous revient, parce que cela vous revient ! ! ! Parce que vous êtes celle que vous êtes. - Le succès LUI-même ne saurait vous terrasser.

Un autre fragment de lettre, dont les phrases se disloquent :

- - - - Ce que vous accomplissez en tant que chanteuse - - - - vous - - - - ne le tenez pas de moi - - - - tout votre savoir, - - - - pouvoir - - - - incontestable - - - - des voix, - - - - . J'écris - - - - à - - - - l'artiste - - - - que vous êtes, - - - - l'amour sans date de péremption - - - - œuvre d'art - - - - lacérée, - - - - sur l'image.

Un virulent hyporêve se manifeste. Sous l'œil intérieur du peintre.

Derrière les infimes fissures, lézardes et fentes de la voûte vacillante du tunnel du songe - se balançant là dans le vide, le rêveur devine une dramaturgie cosmique : les périples de la chanteuse. Il voit la femme qui, par son chant, touche aux constellations, grottes et enfers - galaxies de l'imaginaire - où les règles à apprendre ne peuvent asservir l'art. Dans le songe, il lui écrit :

De là où vous entamez l'ouvrage naît la nouveauté. À l'horizon vous réservez votre étreinte. Modernité, médias, technologie - tout ce qui suscite votre intérêt, vous en faites un matériau. Petites pièces dans votre travail. Les mains qui chantent, les yeux qui parlent, le génie d'un corps (- oui !, ici aussi, votre génie est à l'œuvre) et - tout autour, le pouvoir magique d'une voix qui chiffonne votre cosmos, telle une robe aux dix mille plis. Je l'appelle votre sculpture, Madame, la sculpture que vous façonnez et que vous incarnez. Une sculpture sur laquelle tout est parfait.

Ses mots ne seront-ils jamais entendus ? Un souffle parcourt l'auteur des lettres. Revoilà l'apparition, qui s'amuse avec le mot *M a d a m e*, le fait glisser sur ses joues grisées par le tabac, et : - - - se tait.

Mais ! : les images du songe se transforment, et dans les méandres du couloir d'un rêve voisin, le peintre tombe sur le faisceau de deux yeux crachant l'enfer là où l'enfer est attendu. L'art que Petibon crée de ses yeux.

Il ressent le bouillonnement des états et les passions, il voit la convoitise // la joie // l'envie // - // la haine // le chagrin // la comédie // - // l'effroi // - // la lubricité // la misère // la saleté // - // l'affection // l'humour // le désespoir // l'éclat // - // le rire // le sourire // la folie // - et - - - : la plus puissante de toutes les forces, le silence. - Tout cela dans le langage des yeux qui le chantent dès que la virtuose leur en intime l'ordre.

Les yeux, soutenant le songe, susurrent avec un sérieux à occulter les sens, sous des cils cerclés d'un bleu d'acier :

« Si l'on doit chanter les cendres,
nous chanterons les cendres,
pour une œuvre d'art entreprendre. »

Le silence s'empare alors du peintre.

Plus tard, il couchera dans une lettre ses instants d'exception avec l'art né de ses yeux, mais pour l'heure, il l'ignore encore. Pendant un moment, son énergie l'abandonne. Il se sent faible, tel le dramaturge perdu pour la scène, dont l'audace s'éteint comme la lumière du théâtre lors d'une panne de courant - et qui n'a compagnon plus fidèle que son désarroi.

En attendant, le rêveur peine à recouvrer son énergie, sous la menace d'une question qui l'assaille comme un caniche hargneux.

> Qu'est-ce que l'art ? <

La réponse s'offre à lui sous forme d'images floues de l'événement d'une naissance. Sans nom demander, la naissance affirme son existence. Conforté par ce constat, il concentre à nouveau son attention sur la soprano :

Vous aimez l'art. Je vais plus loin !. J'affirme : l'art vous le rend bien, vous qui l'avez libéré. Vous voilà celle qu'il protège le plus farouchement. Depuis qu'avec votre aide, il a ouvert des yeux d'un noir abyssal, vous en êtes l'otage. La maîtresse d'un amant possessif et puissant. Sous son impitoyable emprise, il ne vous reste rien d'autre - c'est plus fort que vous, vous devez le faire : la démonstration de ce dont l'art est capable - lorsque la nouveauté féconde le talent des anciens - avec des personnes telles que vous, Madame, sinon rien.

Une amère réflexion prend alors l'auteur au dépourvu : à un moment donné, les idées et innovations de l'artiste lyrique deviennent faits avérés, dont se servent les autres comme l'on se sert de l'air ou des rues, que l'on arpente comme si elles avaient toujours été là. Porté par cette révélation, il lui écrit :

Alors une autre grande âme devra ouvrir les chambres fortes des arts. Mais chaque chose en son temps. Dans le présent, je vous vois déambuler de constellation en constellation - un pas à la fois.

La nuit ouvre des vannes.

S'y déversent en flot continu les mots du peintre célébrant
 l'art de Patricia Petibon, son irruption dans les opéras, les
 théâtres, les espaces d'expression numérique, sur de petites
 « scènes » alternatives, profitant de lieux éphémères,
 au beau milieu de câbles électriques dans les boîtes de jazz,
 les clubrooms - riquiqui et exiguës comme des boîtes à cigares -,
 ou sur de monstrueux échafaudages montés en plein air à Paris

sur les grands boulevards
 - et dans les méandres
 des Da-Da-istes restants.

Interrupsonge et pause.

Une exhortation à l'ordre ravit les fragments à leur fourmillante pagaille, les classe en chapitres et affuble chacun d'un titre. La lettre suivante part d'un postulat de dessins, d'images et de mots promis et annoncés par l'auteur du rêve à la chanteuse. Un vœu qui dans le mystère vacille ? Probablement. Car comment expliquer autrement son préambule :

Chère P.P., nous y voilà. Je dessine pour vous le fruit d'une sensation. Une représentation de votre art. Là où l'envie le prend, le dessinateur éveille à la vie forêts et montagnes. Sans la moindre analytique.

La sculpture, la robe et les dix mille plis

Pour explorer votre art au plus profond de son retentissement, il faudrait oser lui consacrer un essai ou plutôt un poème. Le poème, je n'y parviendrai pas. Mais à l'aide de trois ou quatre des dix mille plis de votre robe magique, je veux illustrer ce que je ressens face à votre rayonnement, lorsque vous chantez le monde des tableaux et en faites votre partenaire. Tantôt je tente avec audace. Tantôt mon tour je passe. Des souvenirs se retrouvent dans les visions. Tout se contracte. Si ma démarche est vaine - ou qu'elle vous déplaît - passez outre. Je me donne à présent de l'allant, comme vous prenez votre élan - et vers vous, je lance le tout.

La naissance est votre création.

Le songe, votre réalisation.

L'humour vous gouverne.

La réalité vous réfrène.

La profondeur est partout.

L'exaltation, vous capturez.

L'incarnation, vous exprimez.

Courtes phrases. Elles enfilent les mots les plus chers à vos yeux.

Je vais devoir les répéter.

Rien qu'une once de chance

S'offrir aux flammes de l'admiration, c'est se condamner à vivre avec le risque d'y voir se consumer son essence.

Pourtant je reste dans l'expectative. Qu'il ne se trouve en moi rien qu'une once de chance et je l'étreindrais tant qu'elle sera chaude, la ferais fondre pour vous et l'incarnerais dans un dessin de verre. Car incarnation est le premier mot qui vous appartient. De l'onirique détresse des poètes et compositeurs, vous représentez l'incarnation. Il me revient en mémoire une image, une animation.

Cette image qui se meut et qui - comme le dévoile le fragment suivant - émeut aussi le peintre, c'est l'interprétation par Patricia Petibon d'une vieille berceuse espagnole, qu'elle revisite pieds nus et doigts dansants, chantant et jouant allongée devant l'orchestre pour parachever son effet.

« Canción de cuna » et « Anda Jaleo »

Voix, image et sculpture. Si votre talent ne devait se résumer qu'à ce seul tableau, le chef-d'œuvre de la salle Pleyel, votre triomphe serait déjà total. Vous aviez sublimé la nuit.

Par votre audace artistique et le chant de vos doigts, vous aviez donné corps à la berceuse, l'aviez façonnée en une sculpture du mouvement profond, l'aviez plongée dans les couleurs de votre rayonnement et ainsi peint l'un des plus beaux tableaux qui soient.

Dedans, l'unité imparfaite. À chacun de vos mouvements, de la voix et du corps, vous flottiez à travers la composition. Lentement, sombrant dans le songe avec la fantaisie d'une poétesse, vous aviez une fois de plus mis au monde la « Canción de cuna », à même le sol, vous, la mère de cette assemblage entre poésie, chant, peinture et danse, sculpture, âme et courage - en une seule et même œuvre mêlant le corps, l'image rêvée et la pensée.

Le souvenir s'interrompt là. Plusieurs mots se brisent, d'autres font défaut. La lettre, avec son fragment, lâche encore une exclamation :

- - - - quiconque en lui ressent un tant soit peu l'art - - - - devant vous se prosternera !

!!! Et là !!! Mais qu'est-ce que c'était que cette onde de choc ! -, lorsqu'en ces mêmes lieux, par votre art corporel, vous personnifiez la colombe pliant l'échine au moment de chanter votre exhortation « Anda Jaleo, Jaleo », de jeter votre danse meurtrière à la face du public - la fusillade sur cette place espagnole maculée de sang -, et vous qui incarniez tout cela. De Lorca, vous faisiez virevolter les visions et les images - aidée en cela par trois musiciens. Debout là, face à eux, telle une voleuse andalouse galvanisant ses comparses. Qu'attendre de plus à présent ? La salle, étreinte de l'écoute des mélomanes. - Nul son qui de la scène n'émane.

Pourtant ! : paralysie brutale de l'activité cérébrale, - - - le voilà : le choc électrique !
 Votre corps ondoie d'énergies, regards mis en charpie. Pour une ultime déflagration !
 Sans cesse me revient à l'esprit, chère Patricia Petibon, votre visage, dont chaque muscle se contractait, indifférent à sa propre beauté, quand il prenait son élan amorçant la fronde de votre voix.

! Et quel chant ! Le cri - vie meurtrie - d'une bête extraterrestre, traquée, tentant de se ressaisir avant l'ultime sursaut désespéré - - - contre l'ennemi.

Cette voix - dans cette image ! : c'est à vous déchirer !
 On ne vous l'a jamais dit ? Si seulement Lorca avait pu entendre et voir ça !
 Un geste furtif en direction des musiciens - un sourire à l'attention de la salle - et tout le monde est soulagé.

Oui, c'est bien votre chant que ce seul mot ne suffit plus à contenir - on l'a bien saisi.
 Ce que l'on oublie de dire :

Dans votre art, vous avez radicalement anéanti la malédiction de la routine.

L'anéantissement d'Alcina

Quelle scène aviez-vous donc chantée là. Votre corps en phase avec votre voix et la scène. Dans le gris des cadavres de l'amour, auréolée par la lumière des projecteurs : la grotte du malheur. Alcina au dernier acte. C'est ainsi que se mesure la valeur de votre travail. Aussi sûrement que si elle était la main de Cellini, votre voix pensante façonne dans l'opéra les contours de la matière disponible. Supplication. - Prise de conscience. - Misère. Que s'est-il passé ?

Sous la pression toujours délicate de votre formidable talent, l'irréversible absolu, la FIN, l'épouvantable devient palpable.

Et comme vous avez su vous immiscer au plus profond - du réel, de l'horreur. Tout espoir pulvérisé. Le mot avenir - déserte demeure - s'est totalement effondré lorsque, le visage ruisselant de larmes, vous avez chanté la femme désavouée, prête à rendre les armes.

Le mot génie

Peut-être votre art vogue-t-il par-delà les voix, car au final, vous sublimez le talent de la chanteuse avec le pouvoir de ceux qui ne savent dormir ? Il est fort possible que vous rejetiez le mot « génie » - la culture en abuse comme de la viande en boîte -, toutefois je persiste, chère artiste, et emploie le mot pour vous : incarnation de l'idée, messages du brin qui surplombe le reste de la prairie. Qui ne craint pas les intempéries.

La pièce hors du temps

Les phases du songe se décalent : alors que le peintre écrivait l'ouverture, l'infectant sans relâche de particules de magie de la soprano, qui avaient phagocyté en lui toute velléité de sagesse, le songe lui offrit, en guise d'aide à l'écriture, une scène qui de la lettre fit un chaudron, qu'il chauffe avec des mots. La scène se déroule en un lieu où il fait bon boire, rire, jalouser, penser et admirer à l'envi. Où l'on déambule entre des mondes. Où la gloire est indélébile. Où l'on célèbre la rencontre avec la soprano, où on l'accueille. Le peintre lui transmet l'image :

Dans la seule pièce où le temps n'existe pas, je vous vois prendre domicile.

Les maîtres trépassés y viennent à vous, échangent avec vous des mots sur les doigts, la figure, la peinture, la sculpture et le mouvement, sur le film et la couleur, le déguisement, le masque et l'image - et l'on vous parle d'enthousiasme. Un songe ?

Non. Ce songe n'est même pas le mien. Mon imagination est guidée par la certitude que vos camarades devenus immortels vous y attendent, fermement convaincus de votre venue. Vous avez ouvert leurs chambres fortes.

Cette venue est peut-être la seule chose que vous ignorez sur votre compte. Et pourtant je veux écarter cette possibilité. Je crois que vous savez quel accueil vous attend. Mais qu'est-ce qui peut bien me faire dire une telle chose ? - Vos mains, teure Künstlerin, vos mains.

Les ailes de moustiques en pleine noyade

A-t-on jamais vu des mains chanter ? En Asie, on les fait danser - dans les temples - mais chanter ? Permettez que je vous le dépeigne ? - tableau de ma perception ? - pour vous qui maniez votre voix comme le maître le pinceau ?

Un pizzicato que pince l'instrumentiste - et voilà chaque doigt qui se met à danser à l'invitation de vos mains qui chantent. Une entame au mouvement amorphe. Un regard et l'envie nous prend de sombrer dans cette image, de s'en imprégner, de s'en abreuver, de s'en repaître - déjà elle s'est volatilisée et : fin.// - - Puis une secousse - vos mains s'élancent vers l'avant comme pour parer les coups - - - votre voix tressaillit - - - déjà les doigts reprennent leur danse, désormais semblables aux ailes de moustiques se noyant dans un ruisseau, ils entonnent les ultimes vibrations - - - et là ! !!! - D'un coup d'un seul, vos mains se tendent vers la salle, avec la résolution d'une lutteuse enragée, prête à en décou0dre dans l'arène du peuple, qu'il va falloir réduire en poussière - et avec elle, la tête de tous les spectateurs. Votre génie est manifeste. Comme s'il demeurait dans les entrée des ruelles sombres et inconnues - tapi derrière chaque allusion, chaque pause, chaque mot chanté - il en jaillit soudainement. Parfois avec un sourire.

Votre génie est manifeste. Comme s'il demeurait dans les entrée des ruelles sombres et inconnues - tapi derrière chaque allusion, chaque pause, chaque mot chanté - il en jaillit soudainement. Parfois avec un sourire.

Lorsqu'un entre-rêve effronté tente de s'attarder sur l'érotisme de l'art corporel de Petibon, l'un des hyporêves menace de déchaîner la tempête. L'entre-rêve largue les amarres et dérive sur des cataractes tourbillonnantes jusque dans la mémoire viscérale, dans les cellules du dormeur auteur. Cela n'émeut pas l'hyperrêve. Il sécurise la rive, jette l'ancre et évoque au rêveur la description du songe initial, Patricia Petibon, la sculpture.

Prix et paiement

Dans l'un des plis de votre sculpture, vous retenez une énergie singulière : réfléchie. Vous connaissez les compositeurs, les poètes, les peintres, les tourmentes, les affrontements, les brèches dans les biographies, le prix de l'incommensurable. Un savoir qui prend vie dans votre virtuosité, que vous protégez courageusement du néfaste utilitarisme sous le couvert du métier. C'est aussi pour cela que je pousse les mots jusqu'à vous qui transformez tant, celle dont la mise en scène n'est jamais en défaut : la vôtre, en tant que soliste.

Dans le travail d'équipe de l'opéra - je le pressens simplement - la mise en scène peut être source de problèmes. Je devine entraves, errements et exigences : mais mon dessin n'en tient pas compte. Il brosse un tableau de la magnificence de la femme foncièrement artiste - que des acrobaties ne suffisent à combler. Il illustre les pulsations d'un talent qui s'étend avec votre art - sans crainte du prix à payer. Et vous, la femme ovationnée, éternelle insatisfaite :

- - - Vous le payez cher.

Dans le champ de notes

Puisque vous savez tout, vous savez aussi que je sais qu'avec vous, l'on ne peut faire semblant. L'on doit vous révéler, mais pour votre art, point de lauriers. Vous en êtes la guide. Vous fixez les limites - et les transgressez. Ce qui sonne léger, vous vous en saisissez comme si c'était lourd - et votre voix s'empare du lourd, telle une brise balayant la poussière des cheveux.

Sur tout, votre tendresse veille,
écrin où la puissance sommeille.
Des forêts s'en inspirent,
Lésions, qui toute envie aspirent.
Sons stridents, réduits au silence,
et dans le champ de notes, la douleur danse.

Vous la relevez des yeux et, dans les limbes la tenez
jusqu'à ce qu'elle quitte enfin l'œuvre. « Limbes », encore un mot que vous vous êtes approprié.
Dans le silence, il déforme le temps.

La douleur. - Avant, par le chant, de l'expulser de l'œuvre, vous l'escortez - douce et prudente -
le long de la partition, demoiselle d'honneur d'une libellule en route pour sa destinée. Ainsi me
le dépeint ma perception. Mon dessin y trouve ses traits.

Une figure réversible

Dans cette // phase // du sommeil, // le subconscient // bien ordonné, // l'apparition // fait son retour. // D'une feuille d'or // enveloppée, // elle dissimule // ses fines mains // dans le bosquet // vermillon // de ses cheveux. // Plus bas, // sous le monticule // de son front // - // teintée de vert // - // le cuivre // de la monture // de lunettes de soleil. // Elle encadre // deux orbes // argentés //, // polis à la perfection, // réflecteurs brillants, // éclatants. // Un spectacle spectral // éblouissant // du rayon // d'une soucoupe. La figure s'incline. // Les orbes disparaissent. // Des phénomènes curieux s'annoncent. // Ses mains, // paisibles, // quittent sa chevelure. // Ses doigts sondent // prudemment // - // sans hâte // - // les deux // pupilles, // les retirent, // les déposent // sur les tétons de ses seins. // Des fragments d'or // se détachent. // Des éclairs de rire // fusent. // Des conduits // de ses pupilles // ils vaticinent :

« Nous t'apportons l'enseignement suivant.

L'Europe voit ce qu'elle veut voir.

L'Amérique voit ce qui est présentable.

Toi, plongeur avide, tu vois,

Ce que tu ne dois pas voir,

L'irréremédiable reste éloigné de toi.

Aucun chant ne torsade de corde de retenue pour toi.

Les rêves gémissent dans ton sommeil.

En vain, la frénésie de l'écrit. Oh, anomalie. »

La frénésie d'écrire s'essouffle. // Les certitudes s'évanouissent. // Un frisson envahit // le rêveur épistolaire. // Ses mâchoires grincent. // L'oracle lui fait monter // la morve jusqu'aux reins. // La consternation gronde // dans son intestin et sa vessie. // Seul l'instant // d'un bref éveil // ramène le peintre // dans les bras de // la confiance. // La transe reprend le dessus. // Le courage renaît. // Une fois encore, // une lettre // harangue la chanteuse :

Madame. Quelles images offrez-vous ainsi à chaque fois !!!

L'art de vos yeux est bien connu. Mais il reste encore un point à préciser : dans vos yeux tambourine le film muet. Quand vous forgez l'expression, vous ne reculez devant rien.

Au fond de la salle de concert, le spectateur regarde la vidéo sur son téléphone portable. Et vous le savez bien.

Vous réveillez sans plus attendre votre paire d'aimants et les tournez vers le public. Vous entraînez les spectateurs dans le manège de votre langage visuel et leur arrachez le désir de s'y laisser prendre. Vous engagez et mettez fin au jeu des regards - avec des vues sur les montagnes au loin. Comme si vous entendiez y substituer les couleurs.

Ein Stich. Vous faites chavirer la quête de sens. L'œil de Petibon égare son regard. Il devient effrayant, gigantesque et glacial. Plus glacial encore que l'œil de l'Athéné de Cocteau.

Bien que ce spectacle assaille le nerf optique, là ne s'arrête pas votre art. De la magie, on attend la venue. La voilà qui s'insinue. Et lorsqu'elle est enfin là, en cet instant où vous optez pour la myopie, l'on scrute les abysses où elle scintille comme dans les pupilles de chamanesses épuisées, jouant avec des perles enchantées. Vous, la virtuose !!! Vous faites chanceler les sens.

L'outil vivant

Et pourtant, chère P.P., même cette image, si énorme soit-elle, implose à son tour sous l'effet d'une autre. L'entrée en scène de la langue. Elle est la star de votre performance corporelle, messagère de la sympathie. Chaque fois que vous lui imposez un extrême labeur, votre langue - kobold plein d'allant, outil soudain vivant - s'anime, dans sa nudité impudique, de vibrations violentes et extatiques. Ce muscle palpite fiévreusement au rythme des notes, jusqu'à se cabrer - d'un coup - comme un brusque ressaut sur une chaîne, semblant vouloir s'échapper au bruit de votre bouche et se jeter dans un auditoire stupéfait.

U n e n v o û t a n t t a b l e a u j a p o n a i s .

Serait-on surpris si vous ouvriez alors votre cage thoracique pour soumettre vos poumons à un examen ? Si les torrents intérieurs, qui se dérobent à la vue, venaient à quitter les ténèbres pour submerger le plancher

Rafales, rafiots et chemisiers de soie

J'aimerais ouvrir un pli de plus. Il est très loin là-haut sur votre sculpture. C'est là que j'entends me rendre à présent. Aussi je grimpe sur un échafaudage branlant où je peine à garder l'équilibre. Un mot de travers et c'est la chute dans l'abîme. Je pourrais vous offenser, vous blesser. Ce serait là ma perte.

L'histoire est la suivante : il y eut un début (ou était-ce le hasard ?) - et je suis tombé par la porte qui mène à votre travail. J'ai tout de suite vu l'autre œuvre d'art que, sans égard pour le fiel du monde, vous lui opposez à coup sûr, que vous avez vous-même façonnée, fait renaître, réinventée : votre visage.

Inutile de comprendre que vous produisez des notes allant du do³ au la⁴ ou du la² au fa⁵, voir par-delà, pour être pris par votre chant. Il n'est pas non plus nécessaire de tout connaître de l'eau pour deviner que l'on peut se noyer dans la mer, - tout comme - oui - dans l'œuvre d'art qu'est votre visage.

Le vent y déferle en rafales, comme si vous vouliez couler des rafiots, chasser des rêveries sur des chemisiers de soie, bas résille, nylons et bijoux, le vague à l'âme dans toute sa pâleur, en son sein se mêlent les armes, le miel, l'hilarité et le sang. Sur votre visage œuvre d'art se perd la perception - désemparée - tel un œil flottant naufragé. Aucun secours à espérer. Ce visage, à l'intelligence et à la beauté aussi tendre qu'énergique, qui travaille et se bat, personnification de toutes vos idées, ne réclame pour ses multiples mouvements, aucune mansuétude, aucune indulgence, de qui que ce soit. Jamais.

Mais il envoie un signal fort. Il clame la plus haute prétention possible de l'amour :

C e l u i q u i t o u t e n g l o b e .

Un colosse d'amour

Un éveil fulgurant traverse le rêve. Souvenirs, réflexions, idées - le songe intervient, s'en empare, supervise toutes les paroles du peintre et se tourne à nouveau vers la chanteuse :

La voilà, la sculpture, telle que je vous l'ai décrite, par laquelle tout en vous s'unit. Prendriez-vous peur si je qualifiais cette monumentale sculpture de colosse d'amour ?

Connaisseurs, initiés, amis de votre art : ce colosse peut tous les emporter - comme des insectes légers - dans votre sphère de lévitation et de bonheur. Il est source d'affection, d'énergies et de bravoure, mais n'ignore pas pour autant l'âpreté de la connaissance des failles, des distorsions.

Par votre colosse, vous projetez de bien grandes ombres. Il vous permet de véhiculez incidemment l'amertume qui attend quiconque manquerait le coche, trébucherait dans le réel. Vous avez de l'expérience. Vous savez ce que cela fait lorsque tout alentour devient squelette. Danger, perte, malheur. Vous avancez aussi profondément dans la réalité que vous le faites dans les univers rêvés. Et là où vous vous livrez à la comédie, vous le faites comme pour vous gausser des marques que laisse la vie. Avec votre voix, vous capturez l'absurde, vous vous en accaparez les mues et le pulvériser du souffle de la Valkyrie.

Derrière ce colosse d'amour, l'art fastidieux du négoce de l'art se traîne blême et lourdaud, tel un concierge décati.

L'inconnu

Depuis longtemps déjà, votre humour a reconnu les faits pour mieux les éluder, non sans sourire. Vous connaissez votre posture. Je n'écris pas cela pour vous rabâcher ce que vous savez déjà de toute façon. Je cherche seulement à saisir l'inconnu dans quelques-uns des dix mille plis - par des mots à dessiner. Mais est-il seulement possible de traduire avec des mots ce qui ne peut plus être énoncé ? Le désir d'une telle entreprise ne s'apparente-t-il pas à une tentative d'escalade dans l'espace ? Pas même pour vous, dont l'œuvre me contraint à réagir autant qu'elle me séduit, je ne saurais mener à bien pareille ascension. Je n'ai que des rudiments à offrir - vestiges de la trahison cryptique du sens des mots et de la structure des phrases. Je vous l'ai déjà confié. En préambule à cette réflexion.

Le paysage

Encore un mot - à votre attention, - chère artiste -, j'aimerais oser le mot Amour. Vous dévoilez aux yeux de tous l'amour que vous portez à votre sujet. Ce sujet que vous choisissez. Un amour sans lequel tout art périt ou ne peut même trouver de premier souffle. Et - des observateurs vous exhument l'amour, tel le souvenir du paysage d'une enfance perdue. Et là encore, vous ne vacillez point.

Des mots lancés sans bruit viennent couper court à la lettre-songe.

« Toi, le peintre ! Toi, le rêveur ! Sur ton matelas ! - Que crois-tu savoir ? !! Et à propos de quoi ? ! »

L'apparition se dresse de nouveau devant sa couche. Elle ferme ses yeux qui parlent et ouvre la main gauche. Une lueur illumine alors le songe. Sur la paume de la main, brodée dans la peau au fil de glace cinglant, scintille une inscription couleur de nacre : « La grande Callas ! »

Le songe sait, ce que l'on peut y lire depuis bien plus longtemps. Il en fait la dictée au peintre. Il le consigne dans sa lettre :

Callas. Stupéfaction. Éternel. Gloire et présent. Culte. Grandes voix. Représentations marquantes. Applaudissement. La scène.

Et vous, liebe Künstlerin ?

Ce qui vous rend unique, rien ne sert de le ressasser. Votre personnalité est aussi votre œuvre. Le radar du collectif blessant se contente d'appréhender la saillie vulnérable, la pellicule du champ des possibles. C'est plus tard, chère PAtricia Petibon, qu'on percevra l'infini. Jusqu'à ses nuances de noirs, sommaires et changeantes - veloutées, irisées, abrasives - on prendra la mesure de la palette suivant laquelle s'épanouit aujourd'hui votre génie si enchanteur - tel le brin qui surplombe le reste de la prairie.

Nul besoin d'érudits ni de critiques avisés. Ce qu'il faut, ce sont des poètes chantants. - Où les trouver ? Dans Hadès ? Mais sans Orphée, votre art ne peut espérer être admiré. Il finira par venir. C'est écrit. Vous êtes bien venue, vous.

Le songe ne scinde pas. Seule la rêverie offre la salvatrice séparation.

Le temps d'une seconde camouflée en décade, les perspectives échappent au peintre. Il en est tout étourdi. L'incertitude lui fait se demander à qui il écrit - éveillé ? ou en plein rêve ? À l'irruption de la chanteuse ?, - ou à une apparition ?, à lui-même, à son image sortie de visions ? Reste que l'apparition s'immisce, agite les deux mains en même temps, mêle rêve-lettre et rêve-éveillé en unrêve fiévreux et en confie les rênes à la confusion.

- Confusion à 3 heures du matin.

Pieds et robe // aussi blancs // qu'auparavant // l'apparition. // Ses seins // à la peau claire et belle // dodelinent // cachés sous une feuille d'or //. // Un doux parfum de lait chaud embaume l'air //. // Sur des lèvres brûlantes // fond // un rosé, // coulant en gouttes sur la pulpe des doigts //. // Les yeux // maquillés // de jade // si lourdement cerclés, // qu'une // peur bleu-vert // digne d'une divinité d'Égypte // jaillit // dans ce qu'il reste de sommeil au rêveur //. // De rouges torrents encerclent l'ensemble //. // Tombant, ses cheveux // le touchent. // - - - Est-ce là l'arrivée // de la noce et de la mort // ? , de l'unité de l'insanité // et de l'art ? //, la perdition ? // La peau imagine-t-elle // son corps ? // Nulle image, nulle réponse. // Delphes reste mutique. // Tel le vert primordial des langues englouties.

Que le subconscient, au fil de tant de séquences du songe, imprime le désir de familiarité dans le cerveau de l'artiste, et que le rêveur voit dans ce désir un aboutissement, et voilà qu'arrive le moment où se confondent les estimations de proximité et de distance. Le rêveur s'y expose. Par endroits, le songe l'astreint à la timidité, ailleurs, il le gorge de courage. La valse des émotions se retrouve également dans le choix de la salutation. Elle va du « teure Madame » au « liebe Künstlerin », forme un « chère Patricia Petibon » presque gêné jusqu'à se hisser à hauteur de « P.P. », présomptueuses initiales. Cependant, le saut vers le « tu », qui accompagne dès lors la lettre, est parfaitement inexplicable. Il est possible qu'un événement dans le songe ait connu la déchéance juste avant le réveil.

Là où bruisse non pas la neige, mais l'air

Au fil de la valse de deux hyporêves, il parvient à l'oreille du peintre un air dans lequel le chanteur convoque toutes les créatures ailées du Congo et les fait piailler à tue-tête. Au parlement de la jungle, Patricia Petibon a-t-elle ouvert le débat des oiseaux ? Entre jacassements et les pépiements, les caquètements et les croassements, dans le sous-bois des voix, se tapit le miaulement d'un chat. Le peintre le découvre et écrit :

- - - - - Un art mystérieux, dont l'étreinte fait vibrer fiévreusement et gémir de plaisir jusqu'au plus fin des esprits. Que la soprano chante quelque chose de si inédit ne peut que combler de bonheur. D'autres éprouveront la même chose - tant qu'ils ne comptent pas gagner en sagesse en réprimant leur enthousiasme. - - - - - .

Un papillon s'extirpe de son cocon. Une effigie déserte l'apparition.
À peine audible, car au loin, dissimulée entre les feuilles de métal d'un paysage électronique, devant l'une des fenêtres de l'hyperrêve, une nouvelle voix se fait entendre :

« J'ai dédié ce chant à mon fils. »

Le rêveur ne se doute de rien, mais plus tard, dans un événement secondaire, sa description des voix va éclater.

Un autre pan de la lettre se détache :

De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qui te guide ? De là à ici ? Tu es arrivée chanteuse qui voyait - voilà à présent que j'entends la voyante qui chante.

Les fils d'un rêve voisin, lentement, se déroulent de leur bobine et avec eux, la liste de chansons subtilement tissées sur un CD dont s'est abreuvé le peintre tout au long de la journée :

Le songe repasse la séquence de toutes les œuvres - chantées, instrumentales. Les idées s'y lovent les unes contre les autres. Une composition. Une œuvre d'art. Le peintre se risque à une description :

- - - - - Lamentoso - - - - - Hallucinations - - - - - l'abrasif - - - - - Deuil et passion - - - - -, voilà ce que me glisse une voix qui saigne. - En s'alliant aux puissances de la subversion, elle investit les failles de l'imaginaire et y évince le vide. Force d'occupation devenue tendre à force de compassion. Tu combles tout d'une clarté virevoltante. Parfois (ton disque tourne), je n' imagine rien du tout, je ne pense à rien, je reste là debout, à dessiner, à t'écouter - jusqu'à l'« échec et mat » dans la solitude et que ta voix m'arrache des sanglots. Des images qui se meuvent surgissent à nouveau.

Un rouleau de deuil

À nulle autre pareille, une vision, rêve jumeau d'un cauchemar, assaille soudain le peintre. Le chant pesant et abrasif de Patricia Petibon s'y mue en sonorités d'une soirée d'été - moiteur, air des villes, canicule. Une soirée qui enfle avec indolence, versant des larmes d'inconstance, tandis qu'elle fait voler les fenêtres en éclats et gonfler les crânes et par-delà les rues, au travers des foules, sur les véhicules - rouleau de deuil, bouillie boursouflée qui lentement chemine vers le rêveur. Que doit-il faire ? Chasser l'image ? Il ne parvient pas à retenir ses pensées. Déjà sa voix lance le mouvement suivant dans cette vision. Suffira-t-il à combler Monsieur Scriabine ? Dans la lettre, il interpelle la chanteuse :

Il apparaît dans ma vision : ton chant marie couleurs et sons dissertant des questions de l'obscurité et tirant sur les cimes de la nuit.

Le chant, lourd, cherche à s'évader du rêve, mais le vert du relâchement n'est guère verdoyant. Une affaire délicate. Le songe ne se départit pas des rumeurs de la souffrance. En l'entendant, en le voyant, le dormeur, dans les plus profondes anfractuosités de son moi, ressent la voix plaintive de Patricia Petibon, qui trace un fleuve de lumière framboise à travers le plasma des incertitudes. Le fleuve se drape dans un rouge orangé. Mélangé au nom de l'indépendance vis-à-vis de l'esprit. Puis, un bleu lugubre l'enténébre. Il se mue en un violet sinistre et s'enfonce dans un noir pestilentiel, le vague à l'âme dégoulinant de nuages exsangues que le chant fait suinter dans l'incandescence du songe. Couleur framboise, rouge orangé, bleu violacé dedans le noir. Un amalgame de couleurs qui vient tourmenter l'œil. Son oreille, en revanche, se gorge de se mélange - sans retenue -, comme les lèvres des amants, comme si les sucs de la luxure y affluaient.

L'homme reste suspendu dans sa léthargie. La vision se voûte là. Elle se cambre vers son centre. Le flux de sa voix aux couleurs retentissantes se traîne par-delà ce centre, courbes et contorsions. Une créature en souffrance ? Ce qui s'insinue là dans son oreille, c'est un ver en larmes, que la vérité a rongé tel un acide impitoyable. Le chant d'une élégie. Le comble de la mélancolie pour une soirée d'été.

En rêve, le peintre s'accroupit devant cette image. Au bord du trottoir. La bouche béante. Comme s'il lui fallait tout engloutir. Il tend l'oreille et compatit avec le ver qui - morne, allant jusqu'à douter du soleil - sur l'asphalte traîne son deuil.

Crescendo. - La vision est épuisée.

Ping-Pong et revers

Enfin. Tout se relâche. Avec soulagement, il repère un bruit en vrille, aussi jovial et pétulant que s'il cherchait à railler le tressaillement d'un coléoptère trahi par son sens de l'orientation. Le souvenir s'échappe de sa cachette. Le reflet d'une scène de comédiens sur laquelle la chanteuse enchaîne les notes les plus coriaces, comme dans une partie de ping-pong :

Happé par des images que l'esprit ne sait plus appréhender - tu vas y arriver. Ainsi naît ton art, ton sens du déclin et du pollen, des dents qui grincent et du sortilège. Ta douce désobéissance est un défi et ta voix ne doit pas craindre la complexité. Ne pas craindre - mais en aucun cas aimer - l'art à peut-être un autre dessein : > > > le revers de la présence publique.

Devenu chant, le braillement évoqué du Congo se rapproche - le gazouillis, le piaillage et le hurlement avec le couinement des chats, telle une compote de voix - ingénieusement interprétés par Patricia Petibon dans « Dona Janaina », un chant pour son fils. L'ami de son art le confesse :

Que l'on me prive de la vivre comme sommet et je deviens sourd.

Par les notes, intenable - inintelligible par les mots : l'invention de l'art de la voix de Petibon. Voici un vestige, une allusion à l'intrusion de la chanson dans le canal auditif du peintre :

Le cri des oiseaux // : // chanté // par la soprano ! ! // Le // gazouillement dirigé de toute // une population // bruyante // pareille // à un office public // grouillant de juristes. // Tout en déclinaison // tempo torsadé // roucoulade et roucoulement // le glapissement // le piaillage // le stridor // le grè-gouïï-gri-gri-guèh // aahaga-rack // dans le rire et // le criaillage // et le couinement // et // la vitupération // chacun // égoïstement énervé // dans // une autre // langue d'oiseaux // !!! // Puis // l'interruption. // Échauffement >>> FREIN >>> Refroidissement // . // Calme. // À présent // la voix oscille dans // l'image sonore // du conte // de // Sultan et Congo // et de la mer. // L'œuvre becquetant // muette // pas longtemps. Mais soudain : // croa-croa // cra-cra-craa // ohé-hé // imme irrrre. // Le chahut des egos reprend de plus belle. // Voix haute // bling blang et bas // très bas. // Folie collective ? Sautillante insurrection ? Contre l'ordre établi // du compositeur ? Les oiseaux, par leur cacophonie de salle des marchés, cherchent-ils à affirmer leur autorité ?

Le peintre interroge l'inventrice :

Cendres et naturalistes

Tu as chanté le vacarme de la basse-cour. Doit-on encore attendre les cendres ? Puis les asters, les oignons et les fleurs de cerisier ? Sauras-tu délivrer de leur existence cachée les sons de la croissance pour en tisser un conte de fées acoustique ? Un tapis de zézaïement, de crépitement et de froissement ? Lorsque tes yeux déroutants m'avaient susurré : « si l'on doit chanter les cendres, nous chanterons les cendres », je n'avais pas encore entendu les oiseaux du Congo. Ils sont là à présent - présages de ton tapis ? J'aimerais tant relater leur apparition. Mais sorti de ma lettre, plus rien n'est pareil : si l'on voulait nouer un voile de contemplation autour de l'œuvre à la racine de ton savoir-faire, « on » (« on » évoquant le public, comme nous l'enseigne Musil) devrait mandater un auteur capable de restriction et de rigueur. Un Hugo Ball des temps modernes conviendrait - ou un naturaliste appliqué qui décompose tout en éléments. Je ne t'écris cependant qu'en tant que dessinateur. L'écriture me récompense - elle me tient au plus près de ta voix et me souffle des idées d'aquarelles. Paysage dégoulinant, je laisse quelques mots tomber directement dans les couleurs aqueuses. Même le verre se tache de gouttes de couleur.

La nuit a refermé ses vannes. L'hypermêlée libère l'échappatoire vers les rêveries, et le réveil imminent du peintre touche au secret d'une femme courageuse :

----- Cette image de toi qui te porte.
Elle vient guérir en moi tout ce qui est déchiré, délabré, dévasté. Et une fois encore, ton courage me transporte. Ton absence de contentement me convainc de continuer. Je t'entends - même si tu ne m'adresses jamais la parole - dans les atours de l'apparition:

« Regarde donc - moi, Patricia Petibon,
je suis à pied d'œuvre.
Et toi ? »

Une seule réponse s'impose à lui :

Tu es le bleu dans la splendeur de la mer Égée.
Quand ta voix souffle clairement au sud,
mes éclats rayent le nord.

Prisonnier du songe, le rationaliste aussi est un rêveur

Ultime effervescence, ultimes visions.

Dans l'atelier. Térébenthine. Assailli d'effluves de peinture à l'huile. Elles masquent l'odeur de transpiration qui émane du matelas. Le peintre - toujours à son rêve - sait le réveil imminent. Il est le boxeur trois fois vaincu dans une rixe, les dents à ses pieds, pas un adorateur.

Entre les brumes d'un songe qui lentement se dissipe, il se voit pour la première fois sans pour autant se reconnaître. Il voit son corps - forme bouffie par l'humidité, sans chemise, sans peau, sans chaussures - et se dit qu'ici se décompose un poisson que Dieu éviscère vivant.

Le rêveur comprend que s'achève ainsi une rencontre visionnaire. Tandis qu'il couche les derniers mots comme autant de dessins dans le songe, les coups de pinceau assénés par la peintre chanteuse lui parviennent une fois encore. Il entend sa belle voix, douce et délicate, s'évanouir sur l'air « Ogundé uaréré » et rédige sa dernière lettre songe :

Par tes octaves si proches, tu illustres l'Afrique si lointaine.

Sur les vagues de ton chant, la chanson se propage en senteurs et couleurs des plaines d'Afrique - même pour moi qui n'ai visité qu'en photos le brûlant continent. On ressent la savane, comme si tu y faisais souffler le vent, comme si ta voix, douce et sereine, mais - ô l'indifférence de la nature - n'ayant cure des conséquences, caressait les herbes et les pieds, le dos des hommes et des animaux, qui se réveillent, dorment, trépassent - les feux sous les bouilloires, les os pourris, la mort.

Je m'étais déjà essayé à une réécriture : ta voix se refuse au moindre relâchement. Elle sape toute velléité de comprendre, et en cela l'effet est transcendant. Une force créatrice qui lentement s'élève ; ainsi tient-elle le Moi à l'oreille tendue, au-dessus de la fange du quotidien, avant que - délaissé par tes visions - il n'y replonge pour de bon.

Saurais-je un jour peindre un chant, un air qui soit mien ?

**La lettre s'interrompt.
Le songe aussi.**

Réminiscences

« votre voix pensante » - rappelle les mains pensantes de Charles Baudelaire.

« mémoire viscérale » - réminiscence à Rupert Sheldrake.

« néfaste utilitarisme » - réminiscence à Giambattista Marino.

Protagonistes

Berger, Wolfram

Acteur, lecteur, interprète, vit à Vienne et à Zurich.

Cellini, Benvenuto

Sculpteur de la Renaissance. Célèbre pour son Persée et son autobiographie.

Cocteau, Jean

Poète, auteur de théâtre, metteur en scène de cinéma, dessinateur et peintre du XXe siècle.

Corsini, Céline

Traductrice - vit à Berlin.

Petibon, Patricia

Chanteuse, interprète - vit à Paris.

Sonntag, Gerd

Peintre, dessinateur, sculpteur - vit à Berlin..

Mentions légales

Texte et dessins :	Gerd Sonntag, Berlin
Narrateur :	Wolfram Berger, Vienne
Impression :	Druckwerkstatt Baëke, Berlin. Imprimé à la main par sérigraphie.
Papier :	Le papier utilisé est du papier à la cuve 250g, fait main.
Relieur :	Ralf Liersch, Berlin Tous les livres de cette édition spéciale ont été reliés à la main en cuir. Les reliures sont disponibles en rouge, vert, blanc et violet.
Tirage :	Il n'y a que des pièces uniques. Chaque livre est accompagné d'un CD en verre avec le texte texte interprété par Wolfram Berger.
Verreries :	Les verreries ont été fabriqués par Gerd Sonntag selon le procédé du fusing ; en utilisant du verre ARTISTA ® et Bullseye. De l'or de céramiste, des feuilles d'or et diverses poudres de verre ont été fondues. Dans la fenêtre de chacun des livres se trouve un verre au motif très différent.
Police :	La police de caractères en relief sur la couverture a été conçue par Gerd Sonntag. L'inscription Patricia Petibon au centre du livre et la police de caractères en relief sur la couverture ont été conçues par Gerd Sonntag. La mise en page de la police pour le texte imprimé a été réalisée par Jörg Metze, Berlin.
Copyright :	© Gerd Sonntag pour le texte, les dessins, les verreries et la couverture du livre, © Wolfram Berger et Gerd Sonntag ensemble pour le CD.
Traduction :	Le texte a été traduit en français par Céline Corsini.
Éditeur :	La distribution est assurée par ESTIN Buchkunst GbR, Berlin